

5. Des ateliers qui réunissent enfants et parents

Hervé d'Otreppe

L'univers de Cocteau, comme celui de Solotareff, tout comme la littérature de jeunesse et le théâtre d'ombres en général, appelle un lien avec les arts plastiques. Or, nous avons constaté qu'en sortant d'un spectacle de théâtre, enfants comme adultes, sont remplis d'énergie.

Si à ce moment-là, l'occasion est donnée aux spectateurs de se mettre à peindre, à dessiner, à découper des silhouettes, etc..., cette énergie s'exprime de façon très créative et souvent très belle. C'est pourquoi nous tâchons, quand c'est possible, de proposer des ateliers avant ou après les séances tout public de nos spectacles. Et je suis toujours étonnée du calme et de la concentration qui règnent dans ces ateliers. Sans parler du plaisir de voir adultes et enfants travailler côte à côte...

Carine Ermans

En ce doux mois de novembre, au cœur de Bruxelles, une belle quantité de jeunes et d'adultes descendent de la Tour Eiffel où Cocteau et le Tilleul les avaient emmenés. Après quelques minutes de pause, une bonne partie d'entre eux remontaient, au sommet de la Montagne magique, cette fois. Là, ils trouvaient cinq ateliers. Pas tombés du ciel, ces ateliers avaient été imaginés, conçus, installés pour prolonger ce voyage dans le monde de Cocteau, de la Tour Eiffel, des mariages, des images et des mots.

Ces ateliers veillent à allier la découverte de techniques et une plongée créative dans des univers liés au spectacle, ici, *Les Mariés de la Tour Eiffel*.

J'ai discrètement poussé la porte de chacun de ces ateliers pour voir, écouter, sentir et cueillir quelques moments que je vous rapporte ici.

Tout en haut de la Montagne, dans les vastes combles aménagés, Michel Liégeois avait posé ses tables et ses écrans. Il emmenait une vingtaine d'enfants et d'adultes à la découverte des **ombres translucides**, beaucoup utilisées dans le spectacle *Les Mariés de la Tour Eiffel*. Pour ouvrir son atelier et offrir un sujet à la créativité des participants, il propose un début d'histoire : un personnage se rend à une fête sur la Tour Eiffel. Comment va-t-il se vêtir ? Que va-t-il emporter ?

Sur une des tables, des visages en noir et blanc, sur transparent adhésif, têtes de personnages assez étonnants dont on vient de faire la connaissance dans le spectacle. Chacun choisit une tête et se laisse aller à lui inventer un corps, sans souci de réalisme, bien sûr. Le matériel disponible est constitué de plexi transparent et de feutres à l'alcool pour dessiner et colorer, de plumes, de dentelles, et j'en passe, pour décorer, habiller, écheveler les personnages. Ce matériel est divers mais limité comme l'est le temps de l'atelier, une heure, ce n'est pas long, il faut éviter d'entraîner les participants dans des constructions qu'ils ne pourront terminer. Chacun s'affaire, Michel va de l'un à l'autre, regarde, conseille, stimule, encourage. Et voilà un général à corps de dragon, une belle-mère en bas résille, un petit corps sous une énorme tête...

Au quatre coins de la salle, de petits écrans pour « essayer » les personnages, donner vie aux ombres, en jouer. Dans un autre coin de la salle, un grand drap invite à d'autres jeux d'ombres, en grand : un décor de tour Eiffel, des personnages de la pièce, des éléments permettent, aux enfants, principalement, de s'amuser avec les ombres. Il s'agit d'une prise de contact ludique avec une technique qui joue de l'ombre et de la lumière et qui allie graphisme et images.

Je ressors. Au fond du couloir de droite, un panneau annonce : « **robes de mariées** ». Je pousse la porte et me trouve en haut d'un petit escalier d'où je découvre une fourmilière qui s'affaire autour d'étals de bouts de tissus, tulles, perles, strass, rubans, plumes, pétales. Chacun, chacune (c'est un atelier qui attire plutôt dames et jeunes filles) a commencé par choisir un modèle, la reproduction sur papier d'un des personnages féminins du spectacle. On le découpe soigneusement. Il faut alors habiller en mariée ce mannequin de papier. C'est là que toutes et tous farfouillent, exhument les tulles, papiers colorés et papiers dentelles qui, par couches, donnent personnalité et volume à ce personnage plat. Véronique Gihoul et Christine Heynen guident, aident à choisir, rendent possibles les folies. Quelques coups de crayon pour donner de bonnes joues à la mariée, lui « faire les lèvres » ou lui offrir des chaussures « de mariée ». Le réalisme est assez vite débordé par l'imaginaire, surtout chez les enfants, qui se laissent aller à une décoration colorée, chamarrée ? Si le mariage semble ne plus avoir trop la cote, la « mariée », elle, véhicule toujours de beaux rêves. Et puis, jouer à habiller des poupées de papier réveille chez les dames des souvenirs attendris de petites filles. Joli défilé que celui de ces mariées surréalistes, colorées, rêvées fièrement arborées au sortir de l'atelier.

Je repars dans les couloirs de la montagne et m'arrête devant une porte close que pas un son ne traverse. Il me faut entrer comme un espion, sans bruit, sans me faire remarquer. Ici, Laurence Kahn joue et fait **jouer avec les mots**. Elle les aime. Les mots de Cocteau ont amené un lion sur la tour Eiffel, celui qui dévorera le général. Laurence s'empare de ce mot, « lion », et propose de laisser venir les mots qui s'appellent : de « lion » en « foret », de « forêt » en « arbre », d'« arbre » en « branche », de « branche » en « feu » et de « feu » en « eau ». Ceci fait, ils s'emparent de l'autruche, autre personnage central de la pièce, mais travaillant au niveau des sons, cette fois, ils associent « autruche » à « autrichien », « autoroute », « ruche » ou « chemin ». Les mots s'empilent, en vrac, sur les tables. Les participants à l'atelier partent alors à la cueillette de verbes. Ils imaginent l'histoire d'une rencontre, jusqu'au mariage et la racontent, en verbes à l'infinitif, exclusivement. Sortent : « se rencontrer », « saluer », « marcher », « danser », « voyager », « défiler ». De chaque mannequin de mots recueillis, chacun en puise huit qu'il aligne en deux colonnes : d'un côté, quatre substantifs, et de l'autre, quatre verbes. Et chacun « marie » un sujet et un verbe et prolonge la phrase qu'ils ouvrent. L'ambiance de l'atelier est calme, un peu zen. Les mots qui volent, le font sans bruit... Pour terminer l'atelier, Laurence propose de donner forme à la phrase, de dessiner avec les mots ce qu'ils disent et de les décorer de dessins. Chacun quitte l'atelier avec, sous le bras, feuilles de mots habillés et en mouvement. Et une heure, les mots se sont décontractés et, sans souci d'orthographe ni du bien écrire, ils ont gagné en vitalité. L'application s'efface pour le plaisir, un plaisir souvent nouveau, celui de regarder l'acte d'écrire comme un jeu, avec fantaisie.

Dans la pièce à côté, Mélanie Rutten invite aussi à des mariages. Des mariages des années 50, des mariages entre tradition et imagination. Mélanie ouvre l'atelier en parlant de sa démarche d'artiste dans laquelle elle mêle photos, collages et peinture* et que tous ont pu découvrir dans son exposition *Scènes de ménages*, au rez-de-chaussée du théâtre. Elle invite chacun, chacune à choisir parmi une trentaine de reproductions noir et blanc de **photos de mariages** des années cinquante : couples figés dans des décors peints, noces peuplées de vieilles tantes endimanchées et de tontons droits comme des i. Ces photos contiennent beaucoup d'histoires..., qu'il suffit d'imaginer. Mais les choses ne vont pas en rester là, avec Mélanie. Il faut maintenant s'approprier le document, et même le détourner pour raconter une histoire, bien sûr imaginaire et, pourquoi pas, surréaliste... Il est bon, amusant, libérant de recolorer la photo, d'en modifier le décor, de transformer les visages. Sur une table, Mélanie a rassemblé un beau choix de photocopies de documents anciens : vieux catalogues d'outils, gravures d'animaux pas banals. Elle demande

de choisir, instinctivement, l'une ou l'autre de ces gravures, de la découper et de l'installer dans l'image, dans la noce, pour l'histoire. L'histoire dérape, bien sûr, glisse vers le surréalisme, et parfois y tombe totalement, avec humour. On peut aussi mettre des mots là-dessus. Un livre qui a bien vécu est ouvert sur une table. C'est *Mont-Oriol* de Maupassant mais ça pourrait en être un autre : les mots vont quitter leur histoire pour participer à en raconter une autre. On ouvre une page au hasard et on se laisse appeler par une phrase que l'on découpe, sans hésiter. Par collage, elle est repositionnée sur l'œuvre, pour faire parler un personnage ou raconter un bout d'histoire. La touche finale viendra encadrer le tout de dentelles, perles, paillettes et autres breloques. La vieille photo de mariage a changé d'histoire.

Le dernier atelier est difficile à trouver. Il est logé à l'écart des autres. On n'y entre qu'en montrant patte blanche. C'est une chambre noire. Et, pourtant, il s'agit, ici aussi, d'ombres et de lumière. Nadia Staelens, animatrice au Musée de la Photographie, y a déployé un laboratoire photographique de base. La photographie en est ici à ses débuts. Rien de tel pour en découvrir la simplicité technique. Rien à voir avec le numérique ou Photoshop : une chambre noire, une ampoule rouge, du papier sensible et les bains traditionnels, c'est tout. Enfin presque tout, parce que Nadia a amené quelques objets en plus. Et, avant qu'on éteigne, chacun choisit dans une boîte à trésor contenant quelques silhouettes translucides de personnages des *Mariés de la Tour Eiffel* et des bouts de dentelles, rubans, petite Tour Eiffel, étoiles, petits jouets. On peut ensuite éteindre. A la lueur de la lampe rouge, on sort les papiers sensibles et chacun dépose sur le sien, comme il le sent, les figurines qu'il a choisies. « Ne bougeons plus ! ». On rallume durant trois secondes. Le papier encaisse son coup de soleil. On éteint à nouveau et on passe aux bains : un passage dans le révélateur puis un rinçage dans un cocktail de vinaigre et d'eau et enfin un séjour dans le fixateur qui élimine le sel d'argent. Le papier en ressort insensible mais marqué. C'est du théâtre d'ombre à l'envers : les ombres donnent du blanc, la lumière fait du noir. Le résultat est une photo en négatif, un **photogramme**. Des objets sont reconnaissables, d'autres se superposent, l'œuvre en devient souvent abstraite.

Je ressors dans la lumière. Mon tour se termine là. Chacun, chacune, enfant ou adulte repart avec sous le bras, une photo surréaliste ou celle d'un drôle de mariage, d'autres avec une marionnette d'ombre ou une mariée rêvée et certains avec des mots qui volent. Ces ateliers sont courts, trop courts bien sûr pour approfondir. Mais ils prolongent la vision du spectacle. Le spectateur devient acteur, créateur, il joue, avec le thème du spectacle, avec les techniques que la compagnie y utilise. Il découvre de nouveaux univers créatifs. Enfants et parents sont ensemble et à armes égales devant le plaisir de créer. Ils partagent ce plaisir comme ils ont, d'abord partagé le plaisir d'être ensemble au spectacle.

*Voir article page ...